

LES ESPACES VIRTUELS DE LARS FREDRIKSON

"Il s'agit d'y parvenir par l'intimité de la multiplicité et du vide." John CAGE

Les constructions de Lars Fredrikson (1) concourent à mettre en scène l'espace visuel de manière que des notions telles que *dedans et dehors, haut et bas, symétrie, centre* se trouvent dépassées par des séries de *milieux* dont la mobilité expresse, la virtualité signifiante engendrent plus qu'une représentation, un suspens vertigineux...

Ce phénomène exclut, cependant, toute idée de brouillage et d'incertitude. Il se présente, au contraire, comme un nouveau moyen de connaissance concrète de la matière, comme un code inédit d'approche et d'écoute, comme un appareil précis où le regard peut se dégager de la captivité et de l'arbitraire descriptifs afin d'accéder à un espace où la diffusion, l'articulation des plans *jouent* à produire infiniment cette diffusion/articulation même.

Ici, le sens emprunte (à travers la mise en œuvre de coupures reportées et déplacées) le circuit articulatif de son déplacement. Sans cesse différé, donc, il se meut dans les spires d'une constellation opératoire, subit un décentrement extensif dont l'approche géométrique marque les limites, les points d'effacement et, en même temps, distribue et rétracte les faces miroitantes de sa visibilité pliée.

Les vastes parois spéculaires de Fredrikson œuvrent forcément comme des regards *en creux*. Leur champ (visuel) réfracté s'articule d'incisions dont la combinatoire ex-porte des faisceaux convergents et divergents qui replient et déplient les images-reflets du monde lourd (où nous sommes) et les in-versent, les annulent. Leur faculté multipliant démasque l'irresponsabilité de ce qu'on nomme le "*réel*" (cliché anthropocentrique) et, tenant les couleurs à distance des aires de réflexion, produit cette virtualité généralisée dont les purs effets structurent l'espace et son encombrement, mais sans redoublement ni analogie. Nous sommes devant des *tables de multiplication* agissant sur un immense espacement incernable tout en découpages rhétoriques.

Système d'antinomies à profondeur variable, l'inversion du regard s'y traduit par la prise de conscience brusque d'une mutation perpétuelle des foyers de convergence et de divergence, lesquels entraînent la perspective dans un échappement éperdu, hors de son concept ponctuel.

d'art vivant I
no. 28 mars-72

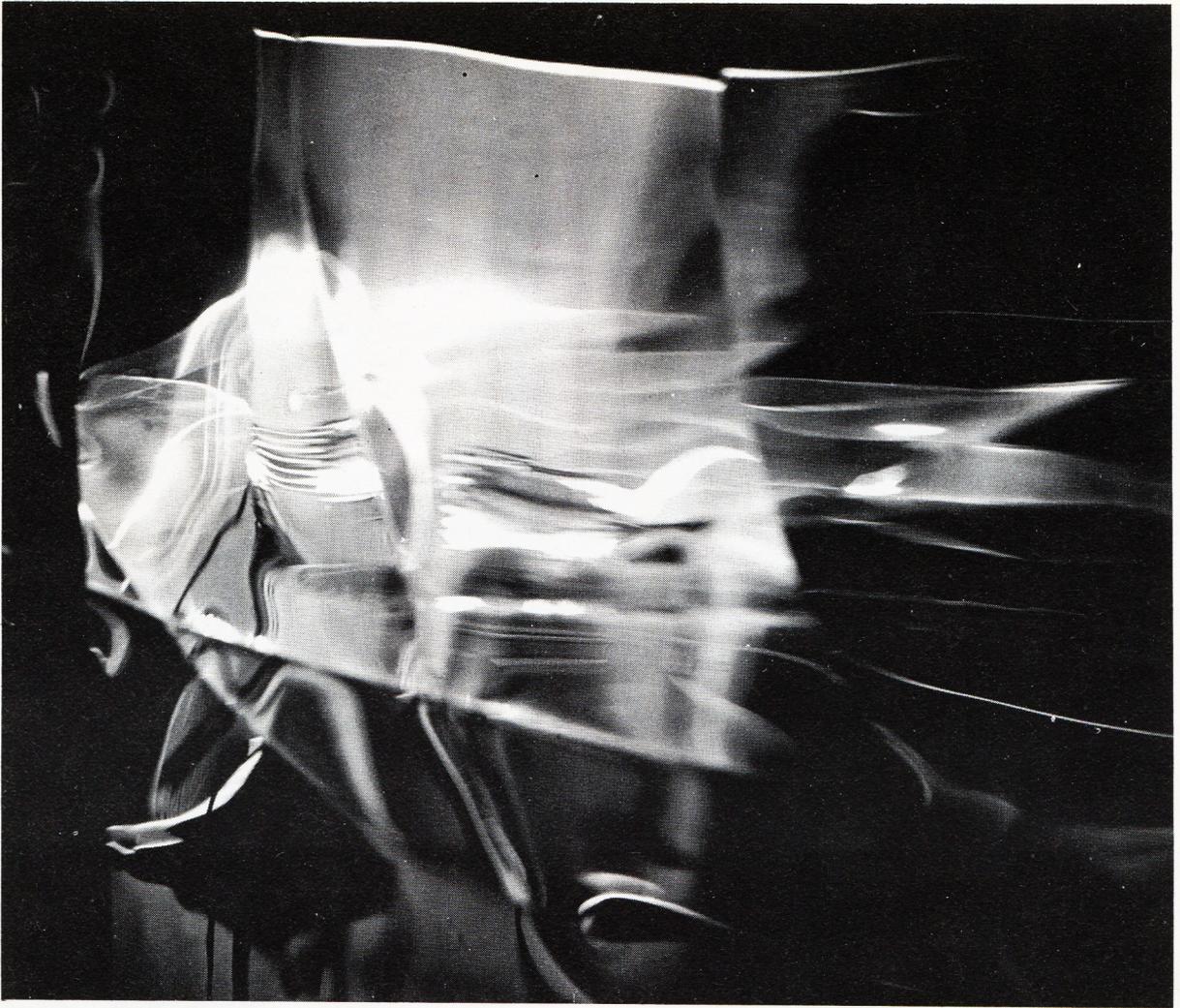


Des foyers d'intersection percent et s'effacent avec une agilité, une patience, un "*érotisme*" qui absorbent les formes invitées au-delà du symbole et du thème. La couleur, quant à elle, ravie au statut de son arbitraire mais tenue à distance, ne figure plus l'ordinaire réceptacle émotionnel de la lumière. Arrachée au socle impressionniste ou expressionniste, démythifiée, elle devient un matériau virtuel mis en équation et analysé, décomposé dans une invite inouïe par les *grammaticales* variations des grands "*miroirs*" — pôles de dispersion. Leurs reflets excentrés, in-cisés font basculer logocentrisme et chromatisme du même coup, désinvestissant l'œuvre de sa mémoire sentimentale/lyrique, la projetant, pivot descellé "*sur fond d'abîme*"...

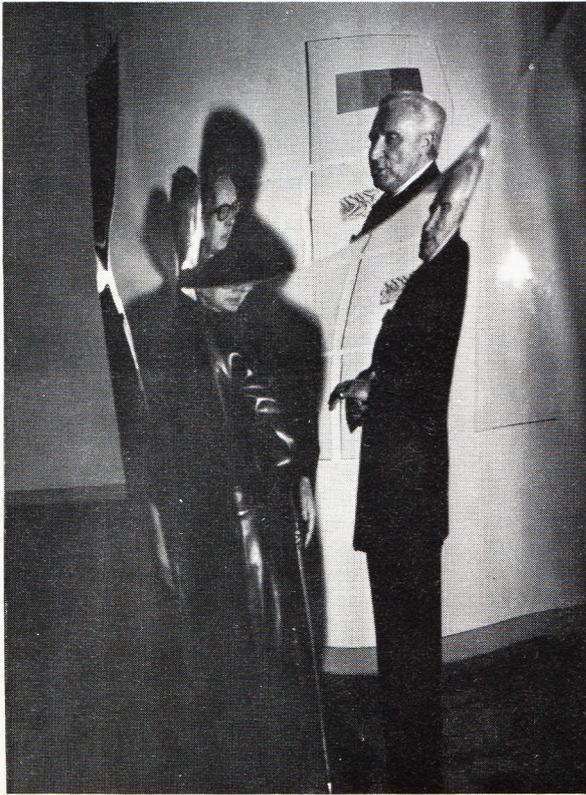
FREDRIKSON ET LE LIVRE

Mort étymologique du *livre* d'Edmond Jabès (2), effacement centrifuge du texte de Claude Royet-Journoud (3) ; la *lecture* de Fredrikson parcourt *textuellement*, d'une part, le tracé aventureux d'interlignes *brûlant de la lettre à la lettre*, l'espace qui *s'imprime en caractères d'étrincelante négativité* et, d'autre part, elle assume et vérifie le déboîtement mallarméen des feuillets du livre. Du livre qui convie le monde aux marges désertiques de son déchirement polygonal.

Tel mode de lecture, dans les deux cas, se fonde sur une théorie qui considère la surface virtuelle comme un véritable texte, comme un milieu en expansion producteur de ses propres signes ; signes dont la structuration infiniment ouverte mime le *mouvement blanc du livre* selon des plans de fracturations



photos Jacques Robert



plurielles, ⁱⁿex/cisions (césures) qui proviennent indirectement de la mise au point d'un système grammatical non explicatif où se dissout non seulement l'analogie mais encore l'identité des êtres et des choses.

La *lecture-critique* de Fredrikson laisse paradoxalement le livre toujours plus mouvant, béant dans sa *nudité historique*, *matrice* marginale imprésente ayant pour clôture l'illimité... car : "... il n'y a plus de borne de référence. Le monde et le livre se renvoient éternellement et infiniment leurs images reflétées. Ce pouvoir indéfini de miroitement, cette multiplication scintillante et illimitée — qui est le labyrinthe de la lumière et qui du reste n'est pas rien — sera alors tout ce que nous trouverons, vertigineusement, au fond de notre désir de comprendre." (Blanchot)

ÉCRITURE (BLANCHE) PULSÉE

Produits par un travail expérimental *magnétoscopique* sur *le labyrinthe de la lumière* (donc, de l'ombre), les signes animés de Fredrikson que l'on peut voir (dans la salle de cinéma d'art et d'essai de la Fondation Maeght) distribués sur trois écrans, tracent une véritable écriture blanche/noire dont le contexte sonore à pulsations multiples concourt à augmenter précisément la virtualité, la probabilité, la figurabilité. Écriture *de la multiplicité et du vide*, elle scande, découpe, désorganise et organise simultanément le champ visuel et l'espace sonore par les effets d'un rythme ternaire complexe et lancinant, les à-coups d'un tempo asymétrique.

Cet ensemble audio-visuel, à l'inverse de ce qu'on pourrait croire, ne s'écarte nullement de la démarche générale de Fredrikson. Au contraire, il vient la connoter en amplifiant sa résonance, en ajoutant de nouvelles dimensions à son inépuisable diversité. La sonorité du vide déploie, ici, la même rigoureuse tension que celle qui travaillait les faces décentrées, morcelées des grands quadrilatères. Ainsi, l'interruption, la coupure voient s'accroître le nombre et l'étendue de leurs niveaux...

A la limite de l'apnée et du vertige, au bord, presque, de la douleur, cet immense laboratoire de signes polyvalents met en branle une partition aveuglante où, dans les intervalles calculés et imprévisibles d'une *hétérogénèse*, la mise en scène de l'espace, l'épure de l'étendue ne cessent de se *défaire*, et de se *refaire* (défiant et détruisant le mythe de la "création"), ne cessent de se métamorphoser à l'infini.

Joseph GUGLIELMI

(1) Inox et plexiglas, gravures sur cuivre, à voir à la Fondation Maeght à St Paul jusqu'à la fin mars.

(2) Série de 14 gravures d'après Yaël et Elya de E. Jabès (Gallimard).

(3) Lecture du poème Milieu de dispersion de C. Royet-Journoud in Siècle à mains, n° 12.